
ズーム
ZOOM
JAPON
www.zoomjapon.info
gratuit - numéro 129 - avril 2023
Traduire pour se comprendre
世紀の小説『レ・ミゼラブル』の誕生
デイヴィッド・ベロス
立石光子訳
斎藤一郎
Jacques Vaché
カミュ
Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

ÉDITO Traduction



Il y a 5 ans, *Zoom Japon* vous avait proposé un dossier sur la traduction du manga à l'occasion de la création du Prix Konishi pour la traduction du manga. A ce moment-là, nous avions beaucoup insisté sur le rôle crucial joué par les traducteurs. Dans ce numéro d'avril, nous nous intéressons une nouvelle fois à ses passeurs sans lesquels les échanges culturels seraient réduits à leur plus simple expression. Depuis 30 ans, la Fondation Konishi pour les Echanges Internationaux s'est investie pour soutenir le travail de ces passeurs et il nous a semblé important de revenir à la fois sur l'histoire des traductions entre le Japon et la France. Nous vous invitons également à découvrir le formidable film *Paper City* d'Adrian Francis. Bonne lecture.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Tôkyô, arrondissement de Shinjuku



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

En 2021, le nombre de chiens domestiqués au Japon était estimé à environ 7,1 millions. Bien que les chiens restent l'une des espèces animales les plus populaires en tant qu'animaux de compagnie, le taux de possession est en constante baisse ces dernières années. Il n'empêche que, dans les grandes villes comme Tôkyô, de nombreux services ont vu le jour à l'instar de cet homme dont le travail consiste à promener les chiens des autres.

3,8 % **Les grandes entreprises japonaises ont conclu leurs négociations annuelles sur les salaires avec des augmentations moyennes de 3,8% pour l'année fiscale à venir. C'est la plus grande augmentation enregistrée depuis 1994. L'enquête préliminaire menée auprès de 805 syndicats affiliés à Rengo a révélé un taux d'augmentation moyen de 11 844 yens (83,5 euros) par mois, selon l'organisation syndicale.**

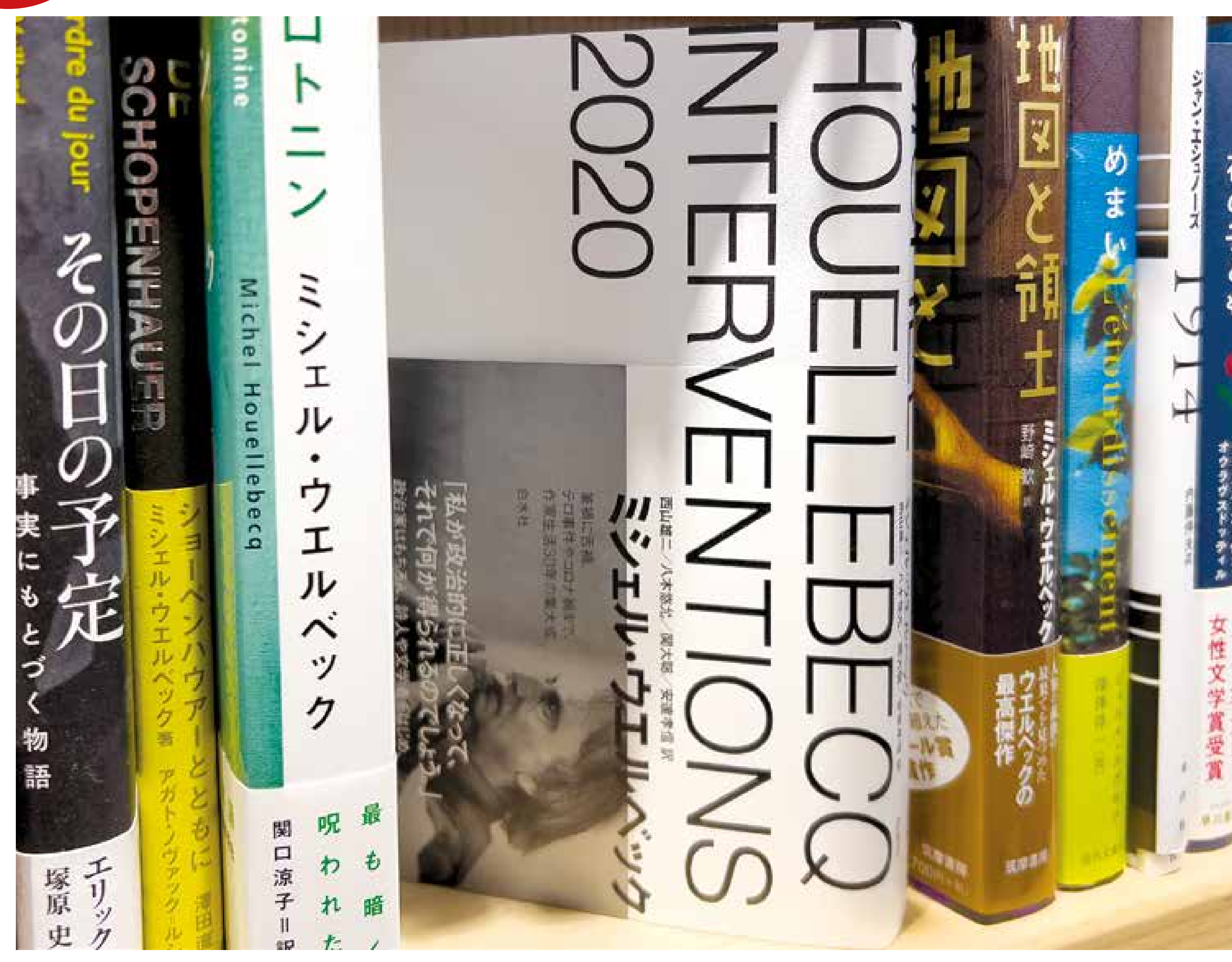
DÉFENSE Un avion de combat international

Le Japon, le Royaume-Uni et l'Italie ont réaffirmé leur engagement à développer conjointement un avion de combat de nouvelle génération, pièce maîtresse de leurs liens de plus en plus étroits en matière de défense face à la menace croissante de la Chine, de la Russie et de la Corée du Nord. Le ministre de la Défense HAMADA Yasukazu a confirmé son désir de le déployer d'ici 2035.

SOCIÉTÉ Vite redresser la démographie

Le Premier ministre KISHIDA Fumio estime que la période allant jusqu'à 2030 était la "*dernière chance*" d'inverser une baisse de la natalité qui menace les perspectives économiques à long terme du pays. Il a ajouté que les hommes devaient contribuer davantage à l'éducation des enfants. Il souhaite porter le taux de congé de paternité à 50 % d'ici 2025 et à 85 % d'ici 2030.


UN GOUT SUBTILE ET AUTHENTIQUE
KIRIN
FREE
0.0% ALCOHOL
KIRIN
KIRIN ALCOHOL FREE BEER
KIRIN FREE
ノンアルコール
0.0
% ALCOHOL
Fraîchement brassée en Allemagne dans une tradition de qualité en utilisant le procédé de filtration unique, propre à la brasserie japonaise KIRIN. Le goût délicat de la bière Kirin Free est obtenu en retenant seulement la pureté de la première décoction du malt et du houblon. Après l'évaporation subtile et totale de l'alcool, la bière KIRIN FREE garde un goût authentique que l'on attend d'une bière premium.
ALL NEW
BIERE SANS ALCOOL 0.0%
KIRIN FREE
LE GOÛT DU JAPON
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Quelques traductions de l'œuvre de Michel Houellbecq dans une librairie à Tôkyô.

Traduire pour se comprendre

Des progrès importants ont été accomplis dans la traduction en France et au Japon. Mais le travail est loin d'être fini.

En 1974, dans un texte intitulé *Les Miroirs déformants,* Etiemble montrait que la connaissance indirecte du Japon, en particulier via les Jésuites, avait contribué à faire naître une vision parfois étrange de ce pays en France. Il citait entre autres Postel pour qui, dans ses *Merveilles du monde* publiées en 1550, *"le Japon se situant aux "antipodes" de la France, princes, juges et ecclésiastiques y font tout au revers des nôtres !".* Autrement dit, rien ne vaut les échanges directs. Ceux-ci s'institueront après la signature du Traité de paix, d'amitié et de commerce signé entre les deux pays le 9 octobre 1858. A partir de là, les rapports culturels bilatéraux vont se développer, permettant progressivement de corriger les déformations inscrites dans le temps. La traduction d'œuvres littéraires a largement contribué de part et d'autre à favoriser cette meilleure connaissance réciproque. C'est en 1878 que le premier roman français, *Le Tour du monde en 80 jours* de Jules Verne, fut traduit en japonais par KAWASHIMA Chûnosuke tandis que Léon de Rosny, le pionnier des études japonaises en France, publia sa traduction du *Nihonshoki (Le Livre canonique de l'Antiquité japonaise)* neuf ans plus tard. A partir de là, la traduction a donné lieu à des échanges soutenus entre les deux extrémités du continent eurasiatique, mais ils ont pris une forme presque systématiquement inversée.

Le roman français au Japon a connu un âge d'or, qui a débuté dans les années 1920 et repris avec force dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, jusqu'aux années 1970. Depuis, il a enregistré plus de bas que de hauts au point qu'en 1991, le quotidien *Asahi Shimbun* publia un article au titre révélateur : *"La littérature française toujours dans l'impasse"...*

Même si le français reste la deuxième langue européenne traduite, loin derrière l'anglais cependant, plutôt que le roman, ce sont les sciences humaines et les documents qui sont traduits en priorité. En revanche, la littérature japonaise s'est peu à peu acclimatée en France avec une multiplication des traductions dans des genres qui se diversifient, touchant un lectorat de plus en plus large. Pour Philippe Forest, un travail d'intégration, d'incorporation de la littérature japonaise au même niveau que les autres littératures est en cours.

Dans l'introduction des romans japonais en France, on peut repérer un premier courant, au tout début du XXe siècle, où les traductions se multiplient sous l'effet de mouvements tels que l'orientalisme et le japonisme (voir *Zoom Japon* n°82, juillet 2018), ou l'influence de personnalités telles que Paul Claudel, les frères Goncourt, Pierre Loti ou Serge Elisséev. C'est aussi l'époque où des Japonais installés en France comme Matsuo Kuni (Kuninosuke) participent à une première diffusion de la littérature japonaise. En 1935, ce dernier publie une *Histoire de la littérature japonaise des temps archaïques à 1935.* Il note dans sa bibliographie en fin de volume que *"nous donnons ici un choix de traductions en français, facilement accessibles au public ; il y en a encore malheureusement très peu"*.
Après la guerre, un deuxième courant, d'origine américaine, a pour principe directeur une présentation systématique d'auteurs, par exemple Kawabata chez Albin Michel, Tanizaki et Mishima chez Gallimard. L'impact de ces écrivains est si fort qu'il crée en France l'image durable d'une littérature japonaise violente, perverse, sophistiquée. Vers le milieu des années 1980, un troisième courant voit les genres se diversifier. Si certains éditeurs poursuivent plutôt la présentation systématique d'auteurs : Ôe Kenzaburô par Gallimard, Inoue Yasushi par Stock, Abe Kôbô par les deux maisons, Endô Shûsaku par Denoël, les éditions Philippe Picquier, créées en 1986, multiplient le nombre d'auteurs et de textes traduits, aussi bien littéraires que populaires, stimulant l'intérêt des lecteurs mais aussi la curiosité d'autres éditeurs. On voit alors les éditions Payot-Rivages se lancer dans la redécouverte de Natsume Sôseki, Le Serpent à Plumes dans la présentation de Miyazawa Kenji, et, un peu plus tard, Actes Sud, lancer Ogawa Yôko avec un succès tout particulier, qui n'a fait que se renforcer, avec plus d'une quinzaine de livres traduits, dont plusieurs font l'objet de projets d'adaptation au cinéma par des producteurs européens.
La forte poussée du manga (voir *Zoom Japon* n°77, février 2018) est ensuite venue créer, d'abord chez les jeunes puis chez un très large public, une sorte de quatrième vague qui a un effet certain sur la vision générale de la culture et de la littérature japonaise en France. La motivation première des étudiants du japonais (certains enseignants donnent le chiffre minimum de 80 %) serait leur intérêt pour les mangas et les dessins animés… Dessins animés et mangas, dont le monde entier raffole, sont le nouveau grand vecteur de la culture japonaise vers l'étranger et c'est sans doute la première fois que le Japon, sous cette poussée qui l'étonne parfois lui-même, agit plus volontairement pour exporter sa culture et prend des initiatives qu'il avait laissées jusque-là aux "admirateurs" étrangers.
Il est intéressant de voir que le développement du roman japonais en France se situe à peu près au moment où, justement, au Japon on parle de *"crise du roman"*. En 1989, par exemple, le critique Hasumi Shigehiko souligne dans les nouveaux romans japonais un manque de puissance créatrice pour proposer de nouvelles histoires ou de nouveaux matériaux sur lesquels faire *"travailler"* le roman. Pour certains intellectuels japonais, comme l'indiquait Philippe Forest dans un article d'Art Press en 2000, *"la littérature serait condamnée à plus ou moins brève échéance, par le développement culturel d'une société pressée de congédier toute pensée et de promouvoir les valeurs creuses du divertissement."* Pour d'autres, moins pessimistes, telle la journaliste du quotidien *Yomiuri Shimbun,* Ozaki Mariko, il s'agit du passage de la littérature "moderne" à la littérature "postmoderne" dont 1987 serait l'année "charnière", passage que commente Ôe Kenzaburô, avec sa toujours grande qualité d'auto-dérision : *"mon style, qu'on peut qualifier de langage de l'écrit, est entré dans le passé, ce qui se trouve au-delà, dans le futur, c'est ce style parlé, que [Yoshimoto] Banana et [Murakami] Haruki ont commencé à créer"*. Le lectorat français peut apprécier *Kitchen* [Yoshimoto Banana, trad. Dominique Palmé et Kyôko Satô] ou *La Ballade de l'impossible* [Murakami Haruki, trad. Rose-Marie Makino-Fayolle] puis un peu plus tard, le recueil de poésie *L'Anniversaire de la salade* de Tawara Machi [trad. Yves-Marie Allioux], même s'il n'est pas conscient des mouvements que ces ouvrages représentent dans l'histoire littéraire japonaise.
Cécile Sakai utilise l'expression de *"triangle d'or"* pour exposer des dominations culturelles au début du XXIe siècle : littérature féminine – littérature monde – littérature populaire.
La littérature féminine, avec par exemple Ogawa Yôko, Kawakami Hiromi, entre quotidien, fantastique, fantasmatique et qui semble éloignée des combats sociaux. La littérature monde avec par exemple Tawada Yôko qui écrit parallèlement en allemand et en japonais, saluée par la critique tant en Allemagne qu'au Japon et maintenant présentée en France par les éditions Verdier. Le sens de la vie qui transparaît dans les romans japonais devient ce qu'on pourrait dire plus international, lisible sans impression de discordance, quel que soit le pays. La littérature populaire, enfin, le roman policier en tête, avec des figures féminines de premier plan, jouant entre réalisme social et psychologie, notamment Kirino Natsuo, Miyabe Miyuki.
Au Japon, lorsque *Passion simple* d'Annie Ernaux fut publié en 1993 et remporta un succès inconnu des romans français depuis le début des années 1980 (près de 50 000 exemplaires à

La traduction : un marché en devenir

Pendant longtemps, l'édition japonaise pouvait se satisfaire d'un marché intérieur actif : des lecteurs assidus, un grand nombre de relais assurés tout au long de l'année par les revues organisant de multiples prix littéraires, etc. Les traductions nombreuses, dans tous les domaines, étaient une ouverture sur le monde. Mais de ce fait, sans doute là aussi à la grande différence de l'édition française, la présentation des auteurs japonais à l'étranger restait pour les éditeurs une activité secondaire sur laquelle ils investissaient peu. Les demandes venant de l'étranger représentaient plutôt un honneur qu'une source de revenus tant pour les auteurs que les maisons d'édition japonaises. C'est au cours des deux dernières décennies que, sous la poussée du manga, la gestion des droits de traduction s'est peu à peu mise en place chez les éditeurs japonais : des services de droits étrangers ont été créés à l'intérieur des maisons d'édition ou bien ces dernières ont mis en place des partenariats avec des agents extérieurs pour gérer des offres d'acquisition de droits de traduction, affluant du monde entier, l'Asie en première ligne. Les traductions d'ouvrages japonais à l'étranger ont peu à peu pris une importance économique, face à des chiffres d'affaires sur le marché intérieur en régulière diminution.

Mais quelle est la situation dans les domaines autres que la littérature ? Alors que le Japon reste accueillant envers les documents, essais et travaux de sciences humaines et sociales français (représentent deux tiers des traductions), les écrits japonais dans ces catégories sont toujours les grands absents des librairies françaises, malgré les efforts de quelques chercheurs/traducteurs et éditeurs tels que Les Belles Lettres. Un travail devrait donc être mené dans les deux pays pour permettre aux lecteurs français de découvrir ce qui anime le débat intellectuel japonais et soutenir ainsi un meilleur débat franco-japonais. Des efforts sont nécessaires aussi bien du côté japonais (éditeurs et pouvoirs publics) pour mieux informer et soutenir des projets de traduction par des aides financières, que du côté français : il faut attiser une curiosité plus large et profonde tout en apportant des aides financières à l'édition. Il est important de rester attentif aux cultures étrangères et de tenter de les comprendre pour établir un réel dialogue.

C. Q.

ce jour), exception faite de *La Salle de bain* de Jean-Philippe Toussaint (150 000 exemplaires à ce jour), son heureux traducteur, HORI Shigeki y vit l'expression d'un intérêt émergeant chez les Japonais pour *"une autre France"*, non plus des *"esthètes du nouveau roman élitiste"* mais plus *"humaniste"* des narrateurs des sentiments.

La tentative des éditions Hakusuisha qui, à la même époque, lancèrent une collection de "littérature française contemporaine" avec Patrick Deville, Jean Echenoz, Antoine Volodine, Gérard Macé ou Patrick Besson, n'entraîna que peu de réactions du public, semblant confirmer que l'aspect avant-gardiste ou l'écriture centrée sur la forme, reléguaient les romans français dans une sphère étroite, marginale. En 2009, les mêmes éditions Hakusuisha, lancent ExLibris, une nouvelle collection de "littérature du monde", dans laquelle n'est inclus aucun roman français.

Loin est donc le temps où le Japon traduisait Baudelaire, Valéry, Gide puis Sartre, Camus et des dizaines d'autres auteurs qui prenaient une place de référence privilégiée en tant que seule alternative sérieuse à la culture d'occupation américaine, pour des Japonais avides de stimulation intellectuelle, après l'isolement culturel organisé par l'armée au pouvoir.

Désormais, dépasser 10 000 exemplaires pour un roman français au Japon est devenu rare, mais, depuis 2014, Pierre Lemaître bat tous les records et des auteurs tels Michel Houellebecq ou Laurent Binet connaissent un succès notable. Les lecteurs japonais semblent attacher de moins en moins d'importance à la provenance du livre et, sans francophilie particulière, recherchent des ouvrages qui les distraient, les instruisent ou les aident dans leur vie quotidienne.

Pour NOZAKI Kan, professeur de littérature française et traducteur, les romans que le Japon recherche actuellement doivent s'attaquer davantage à des questions sociales ou participer à une réflexion sur l'histoire : pour lui qui appréciait particulièrement *"le côté ludique"* des auteurs publiés aux Editions de Minuit dans les années 1990 par exemple, il y a là un vrai changement et une profonde interrogation du statut et du rôle de la littérature. L'attachement au "fond" prenant clairement le dessus sur la "forme", cette *"croyance absolue dans l'écriture"* qui semblait sous-tendre la littérature française et en faisait l'intérêt pour des intellectuels comme ce traducteur, semble s'être émoussée.

Il y aurait actuellement près de 400 auteurs japonais et environ 1 400 titres traduits en français. Les tirages restent relativement limités, aux alentours de 3 000 exemplaires, mais les publications en poche, très courantes chez certains éditeurs comme les éditions Picquier, portent finalement la plupart des romans au-delà de 10 000 exemplaires, au bout de 4 à 5 ans. Depuis *Kafka sur le rivage* [trad. Corinne Atlan] publié chez Belfond, la présence systématique de MURAKAMI Haruki dans les listes des meilleures ventes françaises dès la sortie d'un de ses livres, même lorsqu'il ne s'agit pas d'un roman mais d'un essai comme *Autoportrait de l'auteur en coureur de fond* [trad. Hélène Morita, Belfond] confirme, s'il était nécessaire, sa reconnaissance bien au-delà d'un cercle relativement limité d'amateurs de littérature japonaise. Depuis quelques années, les traductions arrivent relativement rapidement après la parution au Japon, dans un délai de trois ans environ. Le triste constat, fait, il y a près de 90 ans, par l'auteur et traducteur MATSUO Kuni, ne correspond plus à la situation actuelle. La place de la littérature dans les échanges franco-japonais pourrait encore s'améliorer sans doute, mais des progrès considérables ont été enregistrés, susceptibles de favoriser une meilleure compréhension mutuelle. Pour NOZAKI Kan, il est *"sain"* que le Japon passe *"de l'idôlatrie au dialogue"* : le moins grand attrait des Japonais pour les publications françaises mais l'intérêt grandissant en France pour les écrits japonais peut ouvrir sur *"un échange vraiment réciproque"*.

Il reste cependant un secteur dans lequel des efforts doivent être encore faits : la traduction des sciences humaines, en particulier en France. Au Japon, les sciences sociales françaises ainsi que la philosophie ont bénéficié d'un fort intérêt dans le milieu universitaire. Les Japonais se montrent accueillants pour les documents, essais et travaux de sciences humaines et sociales. On évalue à deux tiers des 180 à 200 cessions de droits de traduction annuelles la part de ces catégories. La tendance à se concentrer sur une lecture "efficace", informative, au détriment d'une lecture de "détente", par exemple, favorise le développement des ouvrages de vulgarisation, des essais sur des questions d'actualité et du domaine du développement personnel. Inversement, la non-fiction japonaise reste une grande absente des librairies françaises. Il existe bien sûr quelques traductions notables comme les travaux de MARUYAMA Masao sur la pensée politique au Japon ou le fascisme japonais (voir pp. 9-10), mais celles-ci sont malheureusement encore trop rares. Sans doute faut-il chercher l'explication dans le retard pris en France en matière d'études japonaises par rapport au monde anglo-saxon. Il faudrait sans doute attiser une curiosité plus large et profonde, tant chez les lecteurs que les éditeurs, et envisager un soutien à la fois financier et technique susceptible de favoriser ce genre de traductions.

Mais l'émergence au cours des trois dernières décennies d'une génération de chercheurs plus ancrés dans le Japon contemporain a débloqué le compteur. On peut notamment citer Michael Lucken, dont la traduction de l'œuvre de NAKAI Masakazu sur l'esthétique (Les Presses du réel, 2021), contribue à corriger les fameux miroirs déformants évoqués par Etiemble il y a près de 50 ans.

CORINNE QUENTIN & ODAIRA NAMIHEI



Il y aurait actuellement près de 400 auteurs japonais et 1 400 titres en français.

Odaira Namihei pour Zoom Japon

PRIX KONISHI **Histoire d'un engagement**

Depuis 30 ans, la Fondation Konishi pour les échanges internationaux soutient la traduction franco-japonaise.

Créée en 1983, avec l'approbation du ministère des Affaires étrangères japonais, grâce au soutien de sociétés mécènes travaillant dans le domaine médical et pharmaceutique, à l'initiative de feu KONISHI Jinemon, alors à la tête de la société Nippon Zoki Pharmaceutical Co., Ltd, la Fondation Konishi pour les Échanges Internationaux a initialement été pensée pour soutenir la recherche scientifique internationale et la formation des personnes, en particulier entre le Japon, la Chine et la France. C'est sur le conseil de l'écrivain INOUE Yasushi, un des premiers administrateurs, qu'elle décida d'étendre le champ de ses activités à des programmes d'échanges culturels, surtout avec la France, et plus particulièrement par le biais de la traduction.

Les premiers projets soutenus furent la publication en français de deux anthologies de littérature contemporaine japonaise, l'une de nouvelles, l'autre de poésies, aux éditions Gallimard, à l'automne 1986. INOUE estimait pertinent de faire découvrir aux Français la littérature japonaise moderne, par ces formes littéraires qui *"rendent particulièrement bien compte du regard qu'a un pays sur la vie et la mort"* et témoignent de la créativité des auteurs japonais stimulés justement par des formes d'écriture découvertes à la lecture de traductions, notamment d'œuvres françaises. Il proposa alors un travail de traduction et de relecture mené en collaboration entre professeurs japonais et français pour assurer la meilleure transmission possible. Cet attachement à *"l'excellence de la traduction"* voulu par INOUE Yasushi restera un objectif spécifique de la Fondation lorsqu'elle créera, en 1993, le Prix Konishi de Traduction Littéraire auquel des écrivains tels que les regrettés ÔE Kenzaburô et ÔOKA Makoto apporteront leur concours dès la première heure.

En même temps que la Fondation est reconnue d'utilité publique au Japon, en 2013, M[me] KONISHI Chizu, en prend la présidence et, lors des cérémonies de remise des Prix aux lauréats, elle exprime son plaisir de *"découvrir chaque année la profondeur des échanges franco-japonais et de sentir chaque fois l'importance de la mission de la Fondation, à savoir que, grâce à ce Prix, le rôle du traducteur soit mieux compris et son travail considéré à sa juste valeur"*.

Le Prix de traduction littéraire veut récompenser



Fondation Konishi pour les Échanges Internationaux

L'écrivain INOUE Yasushi fut l'un des principaux soutiens du prix Konishi.

mais aussi faire mieux reconnaître le travail de ces personnes, qui, le plus souvent dans l'ombre, permettent aux lecteurs français et japonais d'accéder à d'importants écrits (voir *Zoom Japon* n°124, octobre 2022). Depuis sa création (à l'exception d'une interruption entre 2003 et 2006 qui a permis de vérifier combien il était précieux qu'il soit maintenu), il est annuellement décerné à une traduction de qualité, du japonais vers le français et du français vers le japonais, d'un ouvrage lui-même considéré de grande qualité, dans le domaine de la littérature ou des sciences humaines. Un Prix spécial peut également être décerné à un traducteur pour l'ensemble de son travail contribuant au développement de la traduction franco-japonaise. De plus, afin de préparer l'avenir, le comité français peut décerner un Prix d'encouragement destiné à un traducteur faisant preuve d'un talent prometteur, même si son expérience est encore limitée, et lui apporter un soutien pour poursuivre son activité de traduction. Enfin, attachée à être aussi en phase avec l'évolution des échanges entre la France et le Japon, la Fondation a créé en 2017 un Prix pour la traduction de manga japonais en français, lui aussi unique, remis chaque année au Festival de la bande dessinée d'Angoulême (Voir *Zoom Japon* n°77, février 2018).

La sélection pour le Prix est effectuée séparément par un jury japonais pour le Prix de traduction du français en japonais et par un jury français pour la traduction du japonais en français. La proclamation elle, se fait conjointement. La liste des lauréats depuis 1994 est impressionnante. Avec le recul, on voit combien le Prix a distingué des traducteurs qui n'ont jamais cessé ensuite leur travail de *"passeurs essentiels"* comme les nomme Philippe Forest et les ouvrages qu'ils ont rendus accessibles restent des œuvres particulièrement remarquables des littératures japonaise et française, classiques ou récentes, et forment un riche panorama de romans, poésies, sciences humaines ou essais.

Ce 1[er] avril 2023, les deux comités français et japonais ont annoncé leur choix des lauréats du 28[e] Prix. Le lauréat français est Morvan Perroncel (voir pp. 9-10) pour sa traduction de *Le Fascisme japonais* de MARUYAMA Masao publié par Les Belles Lettres en 2021.

Renouvelé en 2022, le comité français, sous la présidence de Cécile Sakai, professeure émérite de l'Université Paris-Cité, rassemble la traductrice et auteur Corinne Atlan, le professeur à l'INALCO Emmanuel Lozerand et l'écrivain et professeure à l'Université Paris 8 Olivia Rosenthal qui prend le siège de Philippe Forest qui avait lui-même succédé à Michel Tournier. C'est en effet une tradition importante du Prix d'être décerné par un jury de japonologues et traducteurs éminents mais aussi d'un écrivain non japonisant, pour sa lecture de la traduction *"comme s'il s'agissait d'une œuvre originale en français"*.

Selon le jury, *"plus de 70 ans après ces publications, cette excellente traduction permet de continuer à transmettre en France la pensée critique de Maruyama Masao. La qualité de ces travaux*

traverse ainsi les décennies et les frontières. L'ouvrage est en outre très bien édité, avec un glossaire détaillé et un long commentaire scientifique du traducteur, par ailleurs spécialiste de la pensée politique japonaise. Le jury souligne le fait que son travail de traduction repose sur une parfaite maîtrise de l'histoire intellectuelle du Japon moderne".

Le lauréat japonais est Mino Hiroshi pour sa nouvelle traduction de *La Peste* d'Albert Camus parue en édition de poche en 2021 aux éditions Iwanami. Le comité japonais actuel rassemble Sawada Nao, professeur à l'Université Rikkyô, l'écrivain et professeur à l'Université Waseda Horie Toshiyuki et le professeur à l'Université de Tôkyô Shiotsuka Shûichirô.

Le jury note que *"*La Peste *a été publié au Japon en 1950 dans la traduction de Miyazaki Mineo et, depuis sa parution dans la collection de poche Shinchô Bunko, il est toujours resté très populaire [environ 600 000 exemplaires ont été vendus, entre 1969 et 2015, date de passage dans le domaine public au Japon] si bien que l'on peut penser que c'est avec une détermination et une attention toutes particulières que M. Mino a pris la décision de proposer une nouvelle traduction. Spécialiste de Camus de renommée internationale, il avait toute légitimité pour présenter une nouvelle traduction incluant les résultats de ses recherches, ce qui apparaît aussi dans les notes de traduction très complètes du livre qui contribuent, avec des illustrations et des cartes, à la compréhension de l'œuvre et permettent au lecteur de saisir des détails qui sans cela pourraient lui échapper.*

Quant à la traduction, il va sans dire qu'elle est juste et précise, et un examen attentif en regard du texte original montre que chaque mot a fait l'objet d'un choix soigneux et ingénieux. A première vue, le texte japonais peut sembler être une traduction littérale, mais il reflète avec brio la complexité et la profondeur de pensée qui sous-tend l'œuvre originale, et saisit parfaitement ce qui en fait l'essence."

Il *"espère que cette nouvelle traduction d'une grande érudition permettra de faire connaître le chef-d'œuvre de Camus à un public encore plus large."*

C. Q.

Les Prix Konishi de Traduction Littéraire 1994-2023

1ère édition 1994

- Abe Yoshio pour les *Œuvres complètes* de Charles Baudelaire
- Alain-Louis Colas pour *Poèmes du Zen des cinq Montagnes*

2e édition 1995

- Nozawa Kyô pour les *Œuvres complètes* de Pierre Bayle
- Dominique Palmé pour *L'Eté* de Nakamura Shin'ichiro

3e édition 1996

- Sakazume Haruo pour *La Vie mode d'emploi* de Georges Pérec
- Prix non attribué

4e édition 1997

- Saito Ichirô pour *Journal* d'Edmond et Jules de Goncourt
- Véra Linhartovà pour *Sur un fond blanc*

5e édition 1998

- Kosaka Kazuhiko pour *Mort à crédit* de Louis-Ferdinand Céline
- Jacqueline Pigeot et alii pour *Œuvres complètes* de Tanizaki Jun'ichirô

6e édition 1999

- Yamada Minoru pour *La Fiancée de Fragonard* de Roger Grenier
- René Sieffert pour *Man'Yôshû*

7e édition 2000

- Nishinaga Yoshinari pour *René Char en ses poèmes* de Paul Veyne
- Cécile Mink-Sakai & Anne Bayard-Sakai pour *Chemin de femmes* d'Enchi Fumiko

8e édition 2001

- Hoshino Moriyuki pour *Le Testament français* d'Andreï Makine
- Tsukamoto Masanori pour *Eau de café* de Raphaël Confiant
- Véronique Perrin pour *Le Passeur* de Furui Yoshikichi

9e édition 2002

- Amazawa Taijirô pour *Œuvres poétiques* de François Villon
- Ishii Yôjirô pour *Œuvres complètes* de Lautréamont & Isidore Ducasse
- Jacques Levy pour *Projection privée* d'Abe Kazushige

10e édition 2003

- Arita Tadao pour *Stèle Odes Thibet* de Victor Segalen
- Akiyama Nobuko pour *Œuvres complètes* de Molière
- Daniel Struve pour *La Lune de ce monde flottant et Arashi, vie et mort d'un acteur* d'Ihara Saikaku
- Corinne Atlan & Karine Chesneau pour *Chroniques de l'oiseau à ressort* de Murakami Haruki

11e édition 2006

- Ogasawara Toyoki pour *La Pierre, La Feuille et Les Ciseaux* de Henri Troyat
- Tanaka Shigekazu pour *L'Univers imaginaire de Mallarmé* de Jean-Pierre Richard
- Brigitte Koyama-Richard pour *Rêves de Russie* d'Inoue Yasushi
- Alain Rocher pour *Splendeurs et misères d'une favorite* de Gofukakusain-Nijô
- **Prix spécial** Francine Hérail pour *Notes journalières* de Fujiwara no Michinaga

12e édition 2007

- Watanabe Moriaki pour *Le Soulier de Satin* de Paul Claudel
- Yves-Marie Allioux pour *Poèmes* de Nakahara Chûya

13e édition 2008

- Ishi Seiichi pour *Les Contes drolatiques* d'Honoré de Balzac
- Sylvain Cardonnel pour *Bétail humain Yapou* de Numa Shôzô
- Jérôme Ducor pour *Le Gué vers la Terre pure* de Hônen

14e édition 2009

- Prix non attribué
- Brigitte Allioux pour *Mon année de printemps* de Kobayashi Issa
- Jacques Lalloz pour *Les 47 ronins* d'Osaragi Jirô

15e édition 2010

- Sawada Nao pour *Sarinagara* de Philippe Forest
- Kasama Naoko pour *Mon Cœur à l'étroit* de Marie Ndiaye
- Marc Mécréant pour *Errances dans la nuit* de Shiga Naoya

16e édition 2011

- Suzuki Masao pour *L'Inconnu sur la terre* de J.-M. G. Le Clézio
- **Prix spécial** Shimizu Tôru pour ses traductions de Valéry, de Mallarmé, de Butor et de Camus
- Renée Garde pour *Si on les échangeait : Le Genji travesti*

17e édition 2012

- Tsunekawa Kunio pour *Œuvres* de Paul Valéry
- Patrick Honnoré pour *La Tour de Tôkyô* de Lily Franky
- Michael Lucken pour *La Peinture crue : Réflexions sur l'art et l'ukiyoe* de Kishida Ryûsei

18e édition 2013

- Miyashita Shirô pour *Gargantua, Pantagruel* de François Rabelais
- Elisabeth Suetsugu pour *L'Aiguillon de la mort* de Shimao Toshio

19e édition 2014

- Asahina Kôji pour *L'Enfant* de Jules Vallès
- Mathieu Capel pour pour *Odyssée mexicaine : Voyage d'un cinéaste japonais* de Yoshida Kijû
- **Prix spécial** Jean-Jacques Tschudin pour *Errances sur les Six Voies* d'Ishikawa Jun

20e édition 2015

- Shiotsuka Shûichirô pour *Les Enfants du limon* de Raymond Queneau
- Catherine Ancelot pour *Jambes de cheval* d'Akutagawa Ryûnosuke
- **Prix d'encouragement** Myriam Dartois-Ako pour *Le Restaurant de l'amour retrouvé* d'Ogawa Ito

21e édition 2016

- Hiraoka Atsushi pour *Le Fantôme de l'Opéra* de Gaston Leroux
- Jacqueline Pigeot, *Récits de l'éveil du cœur* de Kamo no Chômei

22e édition 2017

- Prix non attribué
- Emmanuel Lozerand pour *Un lit de malade, six pieds de long* de Masaoka Shiki
- **Prix d'encouragement** Miyako Slocombe pour *Le Démon de l'île solitaire* d'Edogawa Ranpo

23e édition 2018

- Ishibashi Masataka pour De la Terre à la Lune de Jules Verne
- Prix non attribué

24e édition 2019

- Kato Kaori pour *Petit pays* de Gaël Faye
- Sophie Bescond pour *Le Vampire* d'Edogawa Ranpo

25e édition 2020

- Taniguchi Asako pour *Trois contes* de Gustave Flaubert
- Jacques Joly pour *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon* de Maruyama Masao

26e édition 2021

- Sugaya Norioki pour *Bouvard et Pécuchet* de Gustave Flaubert
- **Prix spécial** Nozaki Kan
- **Prix spécial** Yoshikawa Kazuyoshi pour *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust
- **Prix spécial** Yoko Orimo pour *Shôbôgenzô - La vraie Loi, Trésor de l'Œil* de Dôgen
- **Prix d'encouragement** Gérald Peloux pour *Chroniques d'un trimardeur japonais en Amérique* de Tani Jôji

27e édition 2022

- Tanaka Jun'ichi pour *La Boucle* de Jacques Roubaud
- **Prix d'encouragement** Déborah Pierret-Watanabe pour *L'Été de la sorcière* de Nashiki Kaho

28e édition 2023

- Mino Hiroshi pour *La Peste* d'Albert Camus
- Morvan Perroncel pour *Le Fascisme japonais* de Maruyama Masao

RENCONTRE Un long travail d'enquête

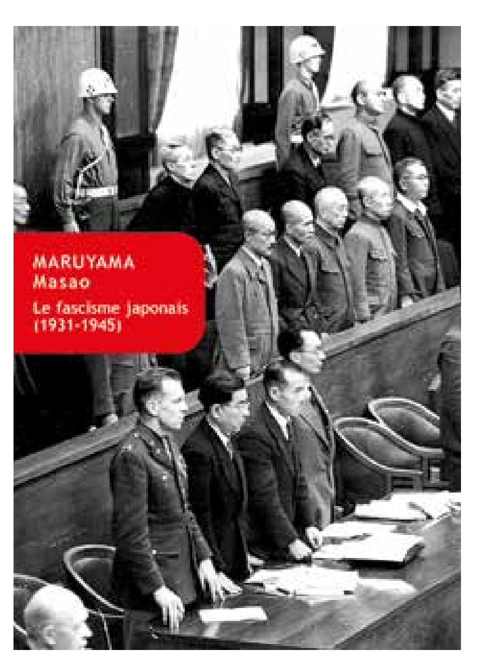
Lauréat 2023 du prix Konishi, Morvan Perroncel revient sur son parcours et les exigences liées à la tâche du traducteur.

Récompensé par le prix Konishi 2023 pour sa traduction *"à la fois scrupuleuse, savante et claire, dans une langue fluide, permettant aux lecteurs francophones de suivre l'argumentation précise et puissante"* de MARUYAMA Masao sur le fascisme japonais, Morvan Perroncel s'est confié à *Zoom Japon*.

Quelle est votre formation générale ?
Morvan Perroncel : Entre 1989 et 1998, j'ai fait des études d'histoire à Paris tout en suivant des cours d'économie et de sociologie. En 1994, mon mémoire de maîtrise traitait des relations commerciales France-Japon entre les deux guerres. J'ai commencé l'étude du japonais quand je suis entré en maîtrise, relativement tard donc ; je n'ai pas pu suivre un cursus complet de japonais et j'ai dû apprendre beaucoup par moi-même, en France et au Japon. De 1998 à 2000 j'étais étudiant au Japon et c'est juste après que j'ai découvert l'œuvre de MARUYAMA. De 2001 à 2008, j'ai enseigné le français dans plusieurs universités japonaises tout en préparant un doctorat en France, travail qui a été publié, en 2016, aux Belles Lettres sous le titre *Le Moment nipponiste (1888-1897). Nation et démocratie à l'ère Meiji*. A partir de 2008, j'ai enseigné le français à l'Université Chûkyô, à Nagoya, et depuis 2020, l'histoire, dans la section Histoire globale de la Faculté internationale.

Pourquoi traduisez-vous ?
M. P. : Pour moi, la traduction fait partie du travail d'historien. J'ai voulu étudier l'histoire du Japon parce que c'était un domaine hélas largement ignoré des historiens en France : mes professeurs connaissaient surtout l'histoire de la France, mais, à quelques exceptions près, les domaines étrangers étaient assez peu pris en compte. Au Japon j'ai découvert l'importance des traductions, depuis l'ère Meiji (1868-1912), de langues occidentales notamment. J'ai compris à quel point cette accumulation de traductions était précieuse pour ceux qui se lancent dans l'étude d'un domaine étranger.
Traduire, c'est permettre à des non-japonisants de connaître le Japon autrement que par des sources parfois incertaines, comme des traductions à partir de l'anglais ou des ouvrages de non-spécialistes. Traduire, c'est aussi permettre aux japonisants d'accéder plus rapidement et confortablement aux auteurs qui les intéressent et dont ils pourront aller voir ensuite le texte original si la traduction ne leur suffit pas. D'un point de vue personnel, c'est me confronter à une difficulté que l'on évite si l'on se contente de lire, de résumer, ou de citer seulement quelques phrases. Il faut s'élever à un niveau de compréhension du texte qui n'est pas forcément nécessaire pour la simple lecture par exemple. J'aime aussi le jeu sur le style que permet le travail sur des textes japonais anciens de l'époque Meiji : pouvoir tenter de les rendre dans une langue française qui n'est plus beaucoup utilisée mais que j'apprécie et qui reste claire, quand je lis par exemple des textes français du XIXe... J'aime aussi le côté "enquête" qu'est la traduction, quand il y a un blanc dans un texte, quelque chose que l'on sent échapper et qu'il faut chercher à saisir puis à rendre en trouvant le terme qui peut convenir : ce moment est très agréable, quand tout à coup cela devient clair... Mais pour cela il faut aussi du temps...

Quelles sont vos méthodes de travail ?
M. P. : Rien de très original, je pense : pour commencer, je lis le texte et l'annote, puis je prends le texte phrase à phrase, lentement, tout en faisant des recherches sur les personnes ou les faits dont il est question. Je passe beaucoup de temps à relire et corriger, à vérifier le sens de certains mots dans des dictionnaires de l'époque ou des travaux d'historiens du Japon francophones.



La traduction de Morvan Perroncel est parue aux Belles Lettres en 2021.

Pouvez-vous nous parler de MARUYAMA Masao et préciser votre intérêt pour cet auteur ?
M. P. : Pour mon DEA, je cherchais un auteur qui parle du Japon moderne ou contemporain, tout en offrant des perspectives de comparaison. Dans un livre d'histoire que j'avais trouvé vraiment très intéressant, *La Civilisation des mœurs* de Norbert Elias, il y avait de longues comparaisons entre la France et l'Allemagne, précises et rigoureuses : je cherchais quelque chose de ce genre et on m'a suggéré de lire MARUYAMA. J'ai passé une année à déchiffrer... et en effet la perspective comparatiste est très importante, structurée, discutée, et peut-être discutable sur certains aspects, mais elle est là. Je suis vraiment reconnaissant à celui qui m'a fait lire MARUYAMA mais, après cette première rencontre, j'ai eu envie de me tourner vers une autre période de l'histoire japonaise, Meiji. J'ai traduit des textes de MARUYAMA sur cette époque, peu connus et qui n'étaient pas traduits en anglais. Et puis, plus tard, en revenant à ces textes sur le fascisme, je me suis cette fois éloigné de Meiji, et cela m'a permis de mieux comprendre l'avant-guerre car, même après le DEA, beaucoup de choses restaient encore obscures pour moi. C'était donc une occasion de travailler sur les années 1930 au Japon et d'essayer de les rendre plus familières, pour moi et autant que possible pour les lecteurs francophones. On sait en effet que ces années ont débouché sur la guerre mais on manque de repères pour aborder la décennie 1931-1941.
Les trois textes, réunis dans *Le Fascisme japonais (1931-1945)* et publiés par Les Belles lettres, ont leur cohérence et se renvoient les uns aux autres. MARUYAMA est celui qui a formulé, au lendemain de la guerre, la critique non-marxiste la plus claire et approfondie de l'idéologie qui avait dominé jusqu'en 1945. On le connaît en général pour cela même quand on ne sait rien d'autre à son sujet. Il avait alors une trentaine d'années et n'avait pas quitté l'université depuis qu'il y était entré comme étudiant, jusqu'à ce qu'il soit mobilisé, une première fois en 1944, une seconde en 1945. Il se trouvait à Hiroshima le 6 août. Cette expérience de l'armée semble avoir contribué à lui faire considérer l'idéologie officielle de l'époque non pas comme une propagande sans réelle cohérence, mais comme l'expression d'un mode de pensée spécifique, qui appelait donc une analyse d'ensemble et pas seulement quelques critiques que lui-même et beaucoup d'autres pouvaient déjà faire (sans les exprimer jusqu'en août 1945).
Il a publié son premier texte quelques mois

seulement après la fin de la guerre et a rencontré un fort intérêt chez tous ceux qui sentaient confusément qu'il ne suffisait pas de changer le système politique et que quelque chose devait être interrogé.
Par la suite, le procès de Tôkyô lui a donné l'occasion d'approfondir quelques intuitions sur la psychologie des dirigeants japonais et la manière dont la fascisation du régime japonais s'était développée. Il a synthétisé tout cela dans un long article en 1949, quelques mois après le procès. Puis il est devenu une des figures les plus en vue du mouvement pacifiste, notamment en 1960, lors des grandes manifestations contre le renouvellement du traité de sécurité nippo-américain. Cependant, il est resté foncièrement un universitaire et son travail de critique de la politique moderne s'est exercé essentiellement dans le cadre.
Ce qui m'a le plus intéressé, c'est le fait qu'il ne s'est pas contenté de décrire une idéologie pour la critiquer : il a mis au jour le jeu de rôles qui l'accompagnait. C'était un travail de sociologie autant que de philosophie ou d'histoire des idées, et aussi un vrai travail d'historien : il montre le processus qui, entre la fin de Meiji et les années 1930, a mis la bureaucratie en position à la fois de pouvoir et d'irresponsabilité.
Par ailleurs, tout en parlant de fascisme, il finit par conclure que le cas japonais, par des aspects essentiels, ressemble moins aux fascismes de l'entre-deux-guerres qu'à l'évolution de l'Allemagne avant 1914 (où la bureaucratie – au sens large, incluant notamment l'armée – avait un poids supérieur à celui du Parlement). L'approche de Maruyama évite de rabattre le cas japonais sur un modèle européen, mais aussi de conclure qu'il serait trop particulier pour que le rapprochement ait un sens. C'est vraiment un modèle d'histoire comparée : qu'il y ait des points communs, que ceux-ci ne soient pas superficiels et qu'il soit légitime de parler de fascisme ne veut pas dire que les spécificités sont sans importance. Elles sont tout aussi importantes.

Quelles sont les principales difficultés pour traduire de tels textes ?
M. P. : Le propos de Maruyama est d'une grande clarté et donc, dans cette mesure, pas vraiment difficile à traduire. En outre, il s'appuie sur des concepts dont beaucoup viennent de la sociologie et de la philosophie allemandes, depuis longtemps acclimatés en France. J'ai donc pu profiter des traductions françaises des auteurs qu'il citait.
Plutôt que des hésitations sur le sens des phrases, c'est sur la façon de rendre les textes en français pour donner autant que possible l'impression qu'ils ont été écrits par un francophone que j'ai passé du temps. Si le lecteur a le sentiment d'une distance réduite entre lui et Maruyama, il me semble qu'il entendra plus facilement ce qui est dit et on sera peut-être moins porté à penser que ce que l'auteur expose à propos du Japon ne concerne que le Japon, alors qu'on peut en fait en tirer aussi des questions ou des éclaircissements sur l'histoire européenne, et que l'histoire du Japon ne doit pas être isolée du reste de l'histoire moderne et contemporaine. Donner accès à un travail important de façon qu'on ne puisse pas lui associer une sorte d'étrangeté liée à une différence culturelle me semblait important. C'est cet aspect-là qui a demandé du travail. Une autre difficulté est venue du grand nombre de personnes et d'organisations citées : j'ai dû faire des recherches détaillées à propos de chacune.


Morvan Perroncel s'est efforcé de traduire les textes comme s'ils avaient été écrits par un francophone.

Corrine Quentin pour Zoom Japon

L'appareil de notes est impressionnant.
M. P. : Beaucoup de notes sont de Maruyama lui-même. Il les a ajoutées une dizaine d'années après la première publication. Dans l'ensemble, j'ai cherché à éviter d'alourdir encore le texte et j'ai rassemblé les informations utiles dans les annexes : un glossaire qui compte plus de 250 entrées et un texte de 50 pages en postface.

Quel a été votre travail avec l'éditeur ?
M. P. : Le rôle du responsable de la collection Japon des Belles Lettres a été décisif. D'abord, c'est lui qui m'a proposé de traduire ces textes, sachant que j'avais travaillé sur Maruyama au cours de mes études. De moi-même, je ne suis pas sûr que j'aurais osé affronter le travail de recherche que supposait une telle traduction. Il s'agit donc vraiment d'une collaboration avec un éditeur sans qui je ne me serais pas lancé. Nous avons discuté et nous sommes mis d'accord sur la composition du volume. Je lui suis reconnaissant d'avoir accepté le glossaire et mon long commentaire, qui auraient pu rebuter d'autres éditeurs… Par ailleurs, Les Belles Lettres font appel à des correcteurs attentifs et avisés, ce qui est aussi très rassurant pour les traducteurs et les auteurs. Il me semble même qu'il faudrait trouver un autre nom que "correcteur" pour mieux faire comprendre l'importance de leur tâche…

Comment voyez-vous la situation actuelle de la traduction du japonais vers le français ?
M. P. : Si je m'en tiens au domaine de l'histoire, je ne peux que me réjouir de voir que les traductions se développent depuis une vingtaine d'années. La situation a changé depuis l'époque où j'ai commencé à étudier le japonais.
Cela dit, il me semble que la traduction n'est pas suffisamment considérée en France comme faisant partie du travail de l'historien, or elle ne demande pas seulement de rendre un texte étranger en français : c'est un travail qui suppose d'en savoir plus que ce que dit le texte et de faire des recherches autour de ce dont il parle, ce qui pourrait être davantage reconnu dans le domaine de la recherche universitaire.

Quels autres textes aimeriez-vous traduire ?
M. P. : Soit un texte littéraire qui présenterait aussi un intérêt historique, soit un texte d'historien japonais. Je me dis que pour rendre l'histoire du Japon moderne plus familière aux historiens non spécialistes il pourrait être utile de traduire des biographies de personnages clés par exemple. Pour Meiji, je penserais à Itô Hirobumi… (voir *Zoom Japon* n°119, avril 2022).

Propos recueillis par C. Q.

INTERVIEW A l'image d'un sculpteur

Déborah Pierret-Watanabe appartient à la nouvelle génération des traducteurs. Elle expose sa méthode de travail.

Lauréate du Prix d'encouragement 2022 décerné dans le cadre du Prix Konishi de Traduction Littéraire pour sa traduction du roman de NASHIKI Kaho, *L'Eté de la sorcière,* paru aux Editions Picquier (2021), Déborah Pierret-Watanabe est considérée comme une valeur montante de la traduction. Le jury a notamment souligné qu'elle *"a su trouver le ton et le rythme nécessaires pour restituer l'atmosphère du texte". Zoom Japon* s'est entretenu avec celle dont on peut espérer qu'elle contribuera à *"la relève de la traduction littéraire japonaise en France"*.

Ce sont les Editions Picquier qui, ayant acquis le droit de traduction, vous ont demandé de traduire ?
Déborah Pierret-Watanabe : Pour le moment je ne fais que des traductions que l'on me commande. Je n'ai encore jamais proposé moi-même un livre à un éditeur. *L'Eté de la sorcière* était ma première traduction d'un roman de littérature générale. Jusque-là, j'avais surtout traduit des ouvrages pratiques, beaucoup de catalogues d'exposition artistiques aussi.

Quelle a été votre première traduction ?
D. P.-W. : Un ouvrage pratique : *Danshari, L'art du rangement* de YAMASHITA Hideko (Autrement 2016, Marabout 2017-2021). Ensuite, on m'a confié *Kiki la petite sorcière* de KADONO Eiko (6 volumes, Ynnis 2019-2022), en littérature jeunesse. C'était un pari important parce qu'il y avait 6 tomes et que cette série était très célèbre. Même si on parle de littérature jeunesse, ce sont aussi des lecteurs de ma génération qui ont grandi avec le dessin animé qui aiment le personnage de la petite sorcière, il fallait que la traduction soit accessible aux enfants, mais aussi que les adultes aient du plaisir à lire.

Comment avez-vous commencé ?
D. P.-W. : J'ai fait des études de japonais à l'Université Aix-Marseille. Ensuite, j'ai suivi un master de traduction et interprétation interculturelles. On ne travaillait pas sur une langue spécifique, on abordait surtout la théorie de la traduction. J'étais la seule à travailler sur une langue non-européenne et les théories n'étaient pas toutes très adaptées au japonais… En deuxième année de master, en 2013, j'ai participé au premier atelier franco-japonais de la Fabrique des traducteurs du Collège international des traducteurs littéraires à Arles. C'est vraiment ce qui m'a fait faire un bond en avant. Être en contact et échanger avec des traducteurs du japonais confirmés, Corinne Atlan, Patrick Honnoré, Dominique Palmé, SEKIGUCHI Ryôko, fut vraiment très intéressant.

Pourquoi avoir voulu étudier la traduction à l'université ?
D. P.-W. : Mon intérêt pour la traduction s'est imposé assez naturellement. Déjà en licence, je me suis rendu compte que les premiers exercices de traduction me plaisaient beaucoup : quand je traduis, je ne vois pas le temps passer… Je n'ai plus eu d'autre envie que de suivre cette voie. J'ai eu le sentiment que cette activité était faite pour moi : la satisfaction ressentie quand on trouve le bon mot, la bonne phrase, le plaisir de rendre vraiment l'atmosphère d'un livre, quand on arrive à sentir à peu près la même chose en lisant le texte français que ce que l'on a senti en lisant le texte original. On prend plaisir à lire un livre japonais et ensuite c'est très gratifiant que des lecteurs français prennent plaisir à en lire la traduction. Ce partage me plaît beaucoup.

Dans ce qu'on vous a proposé jusqu'à présent, quelle traduction vous a le plus apporté ce plaisir ?
D. P.-W. : Je ne saurais pas dire. A chaque fois il se passe quelque chose. J'aime beaucoup la jeunesse : par exemple dans *Kiki la petite sorcière*, il y a des jeux de mots, j'ai adoré réfléchir à la manière de les rendre en français. Pour *L'Eté de la sorcière,* j'ai pris beaucoup de plaisir à traduire les descriptions de la nature. C'était apaisant.

Comment avez-vous travaillé sur ce roman ?
D. P.-W. : Pas de manière différente des autres traductions. En fait, c'est peut-être une façon de faire un peu étrange, mais souvent je ne lis pas le livre en entier avant de commencer à traduire. Parce que je crois que je reste une lectrice et j'aime le plaisir de la découverte, quand je traduis, j'apprécie de garder la fraîcheur de la première lecture. Je fais vraiment un premier jet littéral au fur et à mesure de la première lecture. Et puis, pour la seconde traduction, là, je sais exactement ce qui se passe jusqu'à la fin, je peux donc modifier le premier jet, un peu comme un sculpteur qui taille au fur et à mesure dans la pierre. Je continue à regarder le texte japonais, mais je commence à m'attacher davantage à l'expression française. Je fais un troisième passage où je mets le texte japonais de côté et me concentre sur le français. Lors de la quatrième étape, je ne regarde plus que le français, je n'ai plus de doute quant à l'interprétation du japonais. Voilà ma méthode habituelle. Elle prend du temps…

Est-ce que les éditeurs vous laissent ce temps ?
D. P.-W. : Pas toujours… Maintenant j'arrive mieux à négocier, mais au début je n'osais pas car j'étais contente d'avoir un livre à traduire et je me pliais aux exigences de la commande. Mais après deux tendinites et des maux de dos à cause du temps passé devant mon clavier d'ordinateur sans repos, j'ai commencé à discuter… On arrive généralement à trouver un accord.

Est-ce que le Prix Konishi vous a été utile par rapport aux éditeurs par exemple ?
D. P.-W. : Pour le moment pas vraiment, mais, à titre personnel, il a constitué une étape importante dans mon travail. Ça a été une énorme surprise : je me souviens encore du moment où j'ai reçu le mail qui m'annonçait cette distinction, je l'ai relu plusieurs fois pour être sûre de ne pas me tromper. Là, je me suis dit, ça y est, je suis traductrice. Cette reconnaissance de la part d'experts, de personnes que j'ai lues et que j'admire, m'a confortée dans mon choix d'être traductrice.



Prix d'encouragement pour la traduction du roman de NASHIKI Kaho.

Comment travaillez-vous avec les éditeurs ?
D. P.-W. : L'expérience est assez similaire avec la plupart des éditeurs. On a une certaine liberté, ils nous font confiance. La relation entre éditeur et traducteur doit être une relation de confiance, c'est ce que je pense. Le travail du correcteur est aussi important : après quatre étapes de travail, on ne voit plus le texte, on ne le lit plus parce qu'on le connaît trop, alors les suggestions du correcteur sont très utiles. Même s'il faut parfois faire attention à ne pas laisser le sens glisser car les correcteurs en général ne lisent que le texte français et n'ont pas accès à l'original. L'éditeur n'intervient pas directement, il peut parfois faire des commentaires et je suis toujours disponible pour répondre à des questions. Généralement c'est l'éditeur qui a le dernier mot pour le titre par exemple. Ma dernière traduction parue est *Le Goûter du lion* d'OGAWA Ito (Editions Picquier, 2022). C'est un honneur, mais aussi une responsabilité car c'est un phénomène en France et ses livres sont très attendus.
Je viens de rendre un nouveau recueil de nouvelles pour le même éditeur, dans une autre collection que celle sous la direction de SEKIGUCHI Ryôko dans laquelle j'ai traduit *Je mange bien, ne t'en fais pas*, *Quatre récits de cœur et de cuisine,* d'INOUE Areno, MORI Eto, EKUNI Kaori et KAKUTA Mitsuyo (2021) et *Les Herbes sauvages, récits d'un cuisinier,* de NAKAHIGASHI Hisao, avec SEKIGUCHI Ryôko (2022).


Corinne Quentin pour Zoom Japon

L'Eté de la sorcière *est le premier roman de littérature générale que Déborah Pierret-Watanabe a traduit.*

Vous ne voudriez pas proposer certains livres aux éditeurs ?
D. P.-W. : On me demande parfois des rapports de lecture avant décision de publication, mais personnellement je n'ai encore jamais apporté moi-même de projet à un éditeur. Il y a bien sûr des livres que j'ai lus et dont je me suis dit que j'aimerais bien les traduire. Toutefois, je ne me sens pas encore en position de les proposer, je préfère attendre encore un peu d'avoir plus d'expérience. Mais je lis autant que possible, je me renseigne aussi sur les livres qui paraissent, ceux qui ont un certain écho. Je me documente beaucoup par le biais des réseaux sociaux. Mon mari japonais aussi me donne parfois des informations sur ce dont il entend parler. Et quand on va au Japon, je passe beaucoup de temps dans les librairies et je rapporte beaucoup de livres en France.

Avez-vous une méthode de travail ?
D. P.-W. : Je m'impose un nombre de pages par jour. Le matin, je sors, je vais au marché, je prends l'air parce que c'est important de ne pas rester tout le temps devant un ordinateur. Ça permet de réfléchir en marchant. Et je travaille généralement de 13 h à 19 h. Ça dépend un peu des jours aussi. Si je n'ai pas atteint mon nombre de pages, je continue autant que possible, mais parfois c'est inutile de s'acharner, quand on est fatigué car on doit finalement reprendre le lendemain ce qu'on a fait la veille… Malgré tout, j'essaye de m'imposer un nombre de pages quotidien.

Comment vous êtes-vous fait connaître des éditeurs ?
D. P.-W. : Ça n'a pas été si facile. Ça s'est fait par le bouche à oreille : comme souvent je pense, une personne m'a présentée parce qu'elle ne pouvait pas elle-même faire un travail ce qui m'a permis de connaître peu à peu le milieu. Ça a pris du temps et j'ai parfois été un peu découragée et me disais qu'il faudrait faire autre chose mais je n'arrivais pas à abandonner parce que je crois que je suis faite pour ça. Mon mari m'a toujours soutenue aussi. Cela fait environ six ans que j'ai commencé à travailler régulièrement.

Un dernier commentaire ?
D. P.-W. : Je pense que c'est très bien de faire mieux connaître ce Prix Konishi qui a une longue histoire et est très stimulant pour ceux qui le reçoivent. Le soutien qu'il représente pour les traducteurs est très important mais il pourrait aussi être utile aux éditeurs des livres primés, aux auteurs de l'œuvre originale, devenir une référence pour les librairies, etc.

PROPOS RECUEILLIS PAR C. Q.


HOKUSAI
北斎
UN FILM DE HAJIME HASHIMOTO
AU CINÉMA LE 26 AVRIL
ZOOM
HANABI

CINÉMA La mémoire du 10 mars 1945

Grâce à son documentaire *Paper City,* Adrian Francis permet de remettre au goût du jour cette terrible tragédie.

Il était un peu plus de minuit, le 10 mars 1945, lorsque le premier des 279 bombardiers B-29 américains apparut dans le ciel de Tôkyô. Bientôt des milliers de bombes incendiaires commencèrent à s'écraser sur les toits de tuiles, provoquant de gigantesques brasiers. Prise au piège, la population, à qui les autorités avaient intimé l'ordre de rester, chercha alors à fuir les flammes. L'incendie qui a ravagé plus de 40 km carrés de la capitale a fait au moins 100 000 victimes. Tôkyô ne fut que la première ville rasée par le feu puisque les Américains multiplièrent par la suite les raids incendiaires qui laissèrent des millions de civils sans abri dans plus de 60 villes. Si le gouvernement japonais a versé de généreuses indemnisations aux anciens soldats et à leurs familles, il a en revanche oublié d'indemniser les survivants des raids aériens. Il n'a fait aucune tentative concertée pour dresser une liste des noms des personnes tuées. Il n'a pas non plus accédé à la demande de certains survivants de construire un mémorial public consacré uniquement aux raids malgré la mobilisation sans faille de toutes ces personnes depuis des décennies. C'est leur histoire que l'Australien Adrian Francis raconte dans son remarquable film intitulé *Paper City* (https://papercityfilm.com). Dans ce documentaire, il met en avant la détermination d'hommes et de femmes désireux de faire reconnaître non seulement la tragédie dont ils ont été les victimes, mais aussi la responsabilité de l'Etat japonais dont l'attitude et les ordres ont largement contribué à faire des bombardements de mars 1945 un drame aussi meurtrier que l'atomisation de Hiroshima et Nagasaki réunis. La reconstruction rapide de la capitale a facilité la politique d'oubli des autorités japonaises peu enclines à endosser leur part de responsabilité dans cet épisode tragique. Les grands travaux d'après-guerre ont permis d'effacer la plupart des traces. En voyant ce film, on pourrait penser que cette forme d'amnésie collective mise en place par le pouvoir est le reflet de la faiblesse du travail de mémoire sur la guerre.



Le quartier d'Asakusa au lendemain du bombardement incendiaire du 10 mars 1945.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Qu'est-ce qui vous a motivé à faire ce film ?
Adrian Francis : Je ne savais rien du tout sur le bombardement du 10 mars 1945 jusqu'au jour où j'ai vu le documentaire *The Fog of War* (2003). Je vivais au Japon depuis plusieurs années et j'ai été estomaqué par l'ampleur de la campagne de bombardements incendiaires menés par les Américains et les 100 000 morts de Tôkyô. A l'époque, il y avait peu de documentation en anglais sur cette tragédie, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui depuis que la presse s'y est intéressée ces cinq dernières années. Après avoir vu le film d'Errol Morris, j'ai interrogé des amis japonais sur ce qu'ils connaissaient de cet événement. J'ai été surpris de découvrir que la plupart d'entre eux savaient seulement que cela s'était produit, mais ils n'avaient aucune idée du nombre de victimes et des circonstances dans lesquelles cela s'était produit. A la différence d'autres villes incendiées de cette manière dans le monde, il n'y a dans la capitale japonaise aucun vestige visible – sauf à bien chercher – de cette tragédie. Hiroshima et Nagasaki ont conservé des signes visibles, mais les circonstances ont été bien différentes. C'est ce qui m'a décidé à travailler sur ce sujet. Je voulais comprendre pourquoi cet événement avait été négligé dans la mémoire de la capitale alors que, partout ailleurs, une telle catastrophe ferait partie de l'identité même de la ville. Seuls les quartiers de *shitamachi*, à l'est de la capitale, et les familles concernées tentent de s'en souvenir.



Affiche de Paper City *(https://papercityfilm.com).*

Vous avez commencé à tourner en 2015 ?
A. F. : En fait, à partir de 2014, mais le corps du documentaire a été filmé en 2015 et 2016. Il a fallu ensuite trouver de l'argent pour le terminer.

Cela coincidait avec le 70e anniversaire du bombardement.
A. F. : En effet. Je me suis dit alors que cela me faciliterait la tâche pour rencontrer les personnes concernées. A mes yeux, il s'agissait surtout d'un film sur le passé et la mémoire, mais très vite les choses ont pris une nouvelle dimension.

Le climat politique de 2015 était assez tendu du fait des décisions prises par le gouvernement Abe…
A. F. : De nombreuses personnes âgées estimaient qu'il y avait une atmosphère fascisante qui se développait. Le gouvernement s'apprêtait à faire passer sa loi sur le secret d'Etat. Après avoir rencontré plusieurs survivants du bombardement de mars 1945, j'ai vite compris que, au-delà de leur combat pour la préservation de la mémoire de cet événement, il y avait un engagement très profond en faveur de la paix. La dimension politique s'est imposée d'elle-même.

Comment le tournage s'est déroulé ?
A. F. : Pour la plupart des personnes rencontrées, la mobilisation pour défendre le souvenir de ces événements est très importante. Par exemple, l'une des survivantes de 91 ans dit dans le film que ce combat est sa *"raison d'être"*. L'un d'entre eux, Hoshino Hiroshi, a joué un rôle important pour amener le gouvernement métropolitain de Tôkyô à créer un registre officiel des victimes des raids aériens. Un autre, Tsukiyama Minoru, a été le fer de lance des efforts visant à dresser une liste complète des victimes du quartier de Morishita où il vivait, dans l'arrondissement de Kôtô. C'est d'ailleurs le seul quartier à avoir dressé une telle liste. J'ai été très surpris de voir ces personnes âgées accepter d'être interviewées par un étranger avec autant de sincérité et d'envie. Il y avait un véritable désir chez elles de laisser une trace derrière elles. Leur plus grande crainte était de disparaître sans avoir pu entretenir la flamme du souvenir.

C'est évidemment l'élément central de votre film.
A. F. : Il est clair que le combat mené par ces personnes âgées ne doit pas tomber dans l'oubli. Je suis optimiste dans la mesure où il y a aujourd'hui des chercheurs, des journalistes et des députés qui s'y intéressent même s'ils sont peu nombreux. Mais je crois que la puissance d'un film peut permettre de donner plus de résonance à ces multiples investissements personnels. Toutes les personnes qui ont pu voir *Paper City* ont toutes été touchées. Lors d'une projection, le plus jeune spectateur avait 14 ans et la plus âgée 91 ans, ce qui veut dire que cela peut intéresser toutes les catégories d'âge et que les témoignages réunis permettent d'aller beaucoup plus loin que les articles ou les 3 minutes de reportage qui sont diffusées chaque année au moment de la date anniversaire.

L'une des questions soulevées dans votre film est le refus de l'Etat japonais d'indemniser les victimes du bombardement du 10 mars.
A. F. : C'est un vrai scandale quand vous y réfléchissez bien. Depuis plusieurs mois, le Japon était visé par des raids aériens américains. La plupart d'entre eux avaient pour cible des zones industrielles et militaires. Pendant toute cette période, le gouvernement japonais n'a rien entrepris pour vraiment protéger la population. Les responsables politiques et militaires savaient qu'il y aurait des bombardements quotidiens. Ceux-ci ont eu lieu. Et après la guerre, il n'y avait plus qu'à oublier. C'est horrible.

Votre façon de filmer la ville, notamment les lieux qui furent le théâtre de cette tragédie, permet de recréer une sorte de lien invisible.
A. F. : C'est vrai. Il y a en particulier ce moment où l'on retrouve Hoshino Hiroshi dans ce parc de Kinshichô, où une aire de jeux a été aménagée sur ce qui fut un charnier de 13 000 corps. J'ai vraiment cherché à mettre en évidence le décalage existant entre le souvenir des individus et la mémoire collective, du moins celle entretenue par les autorités.

Vous montrez bien également comment les autorités japonaises ont contribué à favoriser cette tragédie en demandant aux habitants de rester chez eux.
A. F. : Le transfert de la responsabilité de l'Etat vers les individus a été incroyable. La responsabilité des individus n'était plus de se protéger eux-mêmes ou leur maison, mais de défendre la ville. Ils ont été désignés comme défenseurs de la capitale, mais sans aucun moyen. Les habitants n'avaient rien demandé. Bien sûr, ils avaient à leur façon participé à l'effort de guerre, mais dans un contexte de forte propagande.

Vous montrez d'ailleurs plusieurs extraits de cette propagande étatique.
A. F. : J'ai eu de la chance de tomber sur ces extraits. Cela montre vraiment de quelle manière les autorités ont procédé à un véritable lavage de cerveau des habitants et comment elles ont fini par les mettre dans cette position.

A travers le combat de ces hommes et de ces femmes pour obtenir une reconnaissance officielle du gouvernement japonais, vous avez finalement réussi à mettre en lumière la complexité même pour un Etat de prendre la responsabilité de ses actes. Cela vaut pour le Japon, mais pas seulement.
A. F. : Si la bombe atomique a éte un moyen évident pour le gouvernement d'accepter le souvenir de la guerre parce que le Japon a été attaqué de manière unique, la question du bombardement du 10 mars est bien plus complexe dans la mesure où elle renvoie à la responsabilité de l'armée japonais qui a aussi utilisé cette stratégie dans ses opérations en Chine par exemple. Je fais ainsi référence aux 268 fois où le Japon a bombardé la ville chinoise de Chongqing.

Propos recueillis par Gabriel Bernard



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Adrian Francis devant le seul monument érigé en mars 2015 en hommage aux victimes du 10 mars 1945. Il y figure les noms de 786 personnes qui vivaient à Takahashi 5-chome et qui ont péri ce jour-là.

PRIX Les œufs, on en fait tout un plat

Le Japon connaît une pénurie d'œufs et une augmentation de leur prix. De quoi mettre la population dans tous ses états.



Koga Ritsuko pour Zoom Japon

Plusieurs chaînes de restaurants ont dû retirer de leur carte les plats contenant des œufs.

L'autosuffisance alimentaire est un objectif très difficile à atteindre. L'année dernière, la France a connu des pénuries pour de nombreux produits, tels que la moutarde et le blé, suite à la guerre en Ukraine. Au Japon, ce sont les œufs qui viennent à manquer depuis quelques mois. Plusieurs chaînes de restaurants ont même dû retirer de leur carte les plats contenant des œufs. Dans certains supermarchés, les rayons restent vides, et dans ceux où l'on en trouve, les prix ont doublé depuis l'an dernier. Plusieurs raisons expliquent ce phénomène. En premier lieu, la grippe aviaire, qui cause certes des dégâts régulièrement comme en Europe, mais qui cette année a contraint les éleveurs japonais à tuer près de quatorze millions de volailles, soit dix pour cent, de poules pondeuses. S'ajoute à cela le prix du maïs, essentiel pour nourrir les poules, qui a flambé à cause de la guerre en Ukraine (environ le double du prix d'il y a deux ou trois ans), et cette hausse se reflète forcément sur le prix des œufs.

Le Japon est un très grand consommateur d'œufs (le deuxième pays au monde avec 340 œufs par personne et par an, après le Mexique) et cette pénurie a non seulement un impact dans les foyers, mais aussi sur les restaurants, les cantines scolaires et les entreprises agro-alimentaires. Car les produits fabriqués à base d'œuf sont nombreux : mayonnaise, biscuits, glaces et autres pâtisseries, pâté de poisson, certaines saucisses et jambons industriels, panure pour les fritures... Si cela continue, non seulement la pénurie d'œufs va s'aggraver, mais avec des conséquences bien plus graves.

Il faut tout de même rappeler que le prix des œufs au Japon reste abordable par rapport à d'autres pays, notamment la France. En mars 2023, 10 œufs coûtaient environ 1,80 euros au Japon. Pour que les œufs continuent d'être des *"bons élèves des coûts de la vie"* comme on dit au Japon, une subvention d'Etat est accordée aux éleveurs. Mais il ne faut pas oublier que des prix aussi attractifs ne sont possibles que grâce à une grande productivité. Ainsi, plus de 99 % des poules pondeuses sont élevées en cage, sans fenêtre, avec 126 poules par mètre carré, et des cages entassées sur quatre ou cinq étages. Des conditions loin d'être idéales pour éviter les épidémies de grippe aviaire.

Pour combler le manque, des entreprises importent des œufs en poudre ou liquides. Mais alors que des pénuries similaires ont touché Taïwan l'année dernière et la Corée du Sud il y a cinq ans, l'importation pourrait donc ne plus suffire pour régler ce genre de problèmes dans le futur.

La pénurie actuelle pourrait être l'occasion pour les consommateurs japonais de réfléchir aux véritables raisons derrière la faiblesse du prix des œufs dans leur pays, et se rendre compte que le Japon est en réalité très en retard en matière de bien-être animal. Ainsi, un changement du mode de consommation pourrait s'amorcer. Mais malheureusement, la réalité derrière la crise n'a pas encore suscité leur attention à ce sujet.

SEKIGUCHI RYÔKO

LA RECETTE DE HARUYO



Sake no wasabi shôyu itame
(Saumon au wasabi)

PRÉPARATION

01 - Couper les tranches de saumon en trois, les champignons en 6 ou 8 morceaux.
02 - Blanchir les fèves puis les couper en deux et les éplucher.
03 - Mélanger le saké, la sauce soja, le wasabi et l'eau ensemble.
04 - Dans une poêle, chauffer l'huile de sésame puis saisir le saumon des deux côtés.
05 - Incorporer les champignons et laisser cuire.



06 - Ajouter le mélange et les fèves.
07 - Mélanger délicatement puis laisser mijoter.
08 - Servir chaud.

Astuce
On peut varier les légumes (carotte, poireau, poivron, etc.).

INGRÉDIENTS (pour 2)

- 2 tranches de saumon (environ 250-300g)
- 60 g de champignons
- 50 g de fèves
- 2 cuillères à café d'huile de sésame
- 3 cuillères à soupe de saké
- 2 cuillères à soupe de sauce soja
- 2 cuillères à café de wasabi
- 3 cuillères à soupe d'eau















Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Le Kogane-yu est l'un des 500 derniers bains publics en activité à Tôkyô. Son fonctionnement et son décor ont été remis au goût du jour.

Un bain public pas comme les autres

Sous la direction de SHINBO Takuya, le Kogane-yu permet de relancer une activité en perte de vitesse.

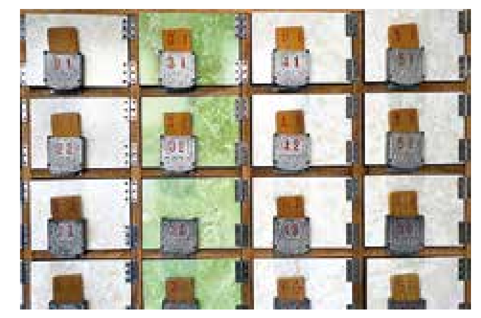
Se rendre dans un *sentô* (bain public) était autrefois une activité courante et quotidienne pour la plupart des Japonais (voir *Zoom Japon* n°35, novembre 2013), à une époque où peu de maisons disposaient d'une salle de bains. Aujourd'hui, bien sûr, la situation est complètement différente et ces lieux disparaissent rapidement. A Tôkyô, par exemple, leur nombre a atteint un maximum de 2 600 établissements en 1968. En 1975, ils n'étaient plus que 2 500, puis 1 400 en 2000, et désormais, on n'en compte plus que 500, concentrés dans les quartiers populaires traditionnels. Aujourd'hui, je me rends dans l'un de ces établissements, le Kogane-yu, qui a récemment attiré l'attention des médias comme un exemple de *sentô* de nouvelle génération.

L'arrondissement de Sumida, où se trouve Kogane-yu, est un quartier d'artisans et de petites usines qui entretiennent des liens étroits avec la culture traditionnelle d'Edo. En effet, non loin de Kogane-yu se trouvent le musée Hokusai (voir *Zoom Japon* n°66, décembre 2016), le musée Edo-Tôkyô et le Ryôgoku Kokugikan (arène nationale de sumo). Vous pouvez donc imaginer ma surprise lorsque je tourne au coin de la rue et que je suis accueilli par un bâtiment de six étages à l'allure moderne d'où sortent de doux rythmes de danse. Pendant un instant, je crains de m'être trompé d'adresse. Puis je réalise que la musique provient due Kogane-yu. *"Aujourd'hui, nous organisons une soirée DJ"*, m'explique SHINBO Takuya, le propriétaire de la troisième génération.

La musique n'est que l'une des nombreuses choses qui rendent le Kogane-yu différent. L'image vieillotte et moisie du *sentô* typique a cédé la place à une structure en béton apparent

et à un hall d'entrée ouvert au milieu duquel se trouve, telle une île, une réception qui ressemble plus à un bar. Ma première impression n'est d'ailleurs pas loin de la vérité, car la personne derrière le comptoir sert des boissons (la bière artisanale originale de Kogane-yu et des boissons sans alcool faites maison) et s'occupe de la cabine du DJ.
Le nouveau Kogane-yu ressemble peu à ses anciennes incarnations. Le *sentô* d'origine a été ouvert il y a au moins 90 ans. *"C'est la date de la plus ancienne photo que nous ayons, mais il est possible qu'il soit plus ancien"*, explique SHINBO Takuya. Puis, en 1985, l'ancienne structure est devenue l'immeuble d'appartements actuel. "Après 35 ans, en raison de sa remarquable détérioration, nous avons décidé qu'il était temps de procéder à une rénovation à grande échelle. Et nous avons réussi à réunir les fonds par le biais d'une opération de financement participatif".
Le studio Schemata Architects de l'architecte NAGASAKA Jô, qui était chargé de la rénovation, a intégré des détails de design contemporains tout en restant fidèle à l'esprit d'origine de l'établissement de bains, et cela se voit dans le hall d'entrée, où les murs en béton austères sont joliment contrebalancés par les casiers en bois à l'ancienne. Je visite ensuite l'espace de baignade. Le *noren* (rideau de tissu traditionnel) qui sépare les vestiaires des hommes et des femmes est orné d'une syllabe en *hiragana* qui se lit *"o"* du côté masculin et *"i"* du côté féminin. Ensemble, ils forment *"Oi !"* (Hé !), en hommage à la manière dont les hommes et les femmes s'interpellaient autrefois à travers le mur de séparation. Il y a également une seule main courante qui traverse le mur d'un côté à l'autre. *"En s'accrochant à la même rampe, nos clients, bien qu'ils ne puissent pas se voir, peuvent en quelque sorte rester en contact les uns avec les autres"*, assure le propriétaire.
L'intérieur de la salle de bains, simple mais élégant, présente de petits carreaux beiges comme motif unificateur. *"Schemata Architects a choisi cette couleur parce qu'elle est chaude, lumineuse et universelle. Les petits carreaux en porcelaine sont faciles à nettoyer et le mortier qui les longe les rend moins glissants"*, ajoute-t-il.
La touche finale, bien sûr, est la peinture murale qui orne traditionnellement chaque *sentô*, bien qu'ici elle n'occupe que la partie supérieure du mur. Autre clin d'œil à la modernité, elle a été réalisée par l'artiste de manga HOSHI Yoriko dont la série *Nekomura-san* est publiée en France chez Kana. Contrairement aux œuvres de couleurs vives et criardes auxquelles je suis habitué, celle-ci présente un petit Mont Fuji à l'encre


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon
Le studio Schemata a entièrement repensé le décor du sentô.


Des fermetures à l'ancienne pour ces casiers.



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon
Un "o" accueille les clients masculins…

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

noire et des dessins au trait de la vie quotidienne à Edo : des gens qui travaillent, qui jouent et qui se baignent.
L'intérieur des bains chauffés est fait de pierre Towada, qui paraît bleu-vert lorsqu'elle est mouillée. *"Elle donne à l'eau un aspect bleu et propre. La pierre Towada est un matériau populaire dans les* onsen *(sources d'eau chaude), mais elle est rarement utilisée dans ce type d'établissement de bains publics"*, assure SHINBO Takuya.
A Kogane-yu, l'eau douce pompée dans le sous-sol passe ensuite dans un adoucisseur d'eau, ce qui lui donne une texture douce. Il existe quatre types de bains : un bain chaud (43-44°C), un bain médicinal (40°C), un bain gazeux (36°C) et un bain froid (18-20°C). Je suis curieux de connaître le bain gazeux dont je n'ai jamais entendu parler. *"Il s'agit d'une eau à forte concentration de dioxyde de carbone. Il favorise la circulation sanguine dans le corps et est donc efficace contre l'hypertension, les insomnies, les douleurs articulaires et la fatigue. Lorsque vous vous baignez dans de l'eau gazeuse, de fines bulles adhèrent à la surface, vous donnant l'impression d'être dans du soda ou du champagne. Même l'eau tiède donne l'impression d'être plus chaude de 2 à 3 degrés que la température réelle"*, assure le gérant du *sentô*.
Nous nous rendons à l'arrière du bâtiment où je trouve un sauna spécial, une grande piscine et un espace de repos en plein air. Le béton de cette zone a une couleur plus foncée et est plus adhérent, ce qui donne l'impression que vos pieds sont légèrement massés. *"Le sauna peut accueillir 12 personnes, mais il est tellement populaire qu'il peut y avoir de l'attente le samedi et le dimanche"*. Le bois de cyprès domestique est utilisé pour la partie en bois, tandis que les murs sont en pierre de maifan, qui est un bon réflecteur de chaleur. En sortant de la salle de sauna, vous pouvez plonger dans la piscine, qui a une profondeur de 90 cm et dont l'eau est à 15°C. *"En alternant les différentes températures, vous obtenez une meilleure circulation sanguine et votre corps est rafraîchi et soulagé de la fatigue. Ensuite, vous sortez et vous vous détendez en regardant le ciel"*, souligne SHINBO Takuya.


Pour 5 800 yens, vous pouvez passer la nuit.

Jusque-là, le Kogane-yu ressemble à un *sentô* élégant mais assez typique. Mais c'est au deuxième étage que se trouvent les vraies surprises. Tout d'abord, les SHINBO ont créé un espace d'hébergement de type dortoir avec des chambres de style japonais (futon et tatami) et des chambres de style occidental qui sont équipées d'un petit bureau. L'un des principaux avantages de passer la nuit à Kogane-yu est que la zone de bain et le sauna peuvent être utilisés à tout moment pendant les heures d'ouverture de l'établissement. Pour l'instant, il n'y a que huit chambres (quatre par chambre), mais après avoir constaté leur popularité, ils envisagent de transformer même les étages supérieurs en chambres d'hôtel.
Au même étage, une cuisine propose des plats populaires tels que le curry de keema d'agneau et les hamburgers d'agneau, car *"on dit que la viande d'agneau garde le corps au frais"*, explique le propriétaire. Outre la restauration, le salon polyvalent peut être utilisé pour des événements et des expositions.
Le Kogane-yu a beaucoup changé au fil des ans. Autrefois, les bains étaient chauffés au bois et au feu, mais aujourd'hui, ils utilisent le gaz et l'électricité. Cependant, vous trouverez toujours la haute cheminée qui s'élève à l'arrière du bâtiment. *"Elle n'est plus nécessaire, mais beaucoup de* sentô *la conservent parce qu'elle est facile à voir de loin et qu'elle en est aussi un symbole"*. Pendant que je visitais les lieux, une longue file de personnes s'est formée devant l'établissement. Ils ont tous entre 20 et 30 ans et attendent l'ouverture à 15 heures. L'avenir de Kogane-yu est peut-être rose, mais SHINBO Takuya confie que la gestion d'un établissement de bains publics est loin d'être facile, surtout de nos jours. *"Nous avons remplacé la chaudière il y a deux ans et la nouvelle a un bon rendement énergétique. Mais même ainsi, les récents développements de l'économie mondiale ont eu un impact direct sur nous. Après tout, notre activité repose sur l'ébullition de l'eau, et les coûts de l'électricité et du carburant ont grimpé en flèche en raison de l'augmentation de la demande mondiale d'énergie et de l'impact économique de la pandémie de la Covid-19. Ensuite, l'invasion de l'Ukraine par la Russie et la dépréciation du yen ont accéléré la hausse des prix"*, résume-t-il. Selon lui, le coût du carburant a doublé depuis l'année dernière et la note s'élève désormais à des centaines de milliers de yens. Le problème est aggravé par le fait que les frais de baignade sont plafonnés par les préfectures en vertu d'une loi connue sous le nom d'Ordonnance sur le contrôle des prix, et que les propriétaires de *sentô* ne peuvent pas les augmenter à leur guise. A Tôkyô, par exemple, le gouvernement métropolitain a fixé un montant forfaitaire de 500 yens. Il est vrai que dans la capitale, certaines circonscriptions locales reconnaissent la valeur sociale et culturelle des *sentô* en tant que lieux de rassemblement et subventionnent indépendamment les coûts de fonctionnement. En outre, les autorités locales ont mis en place des mesures d'exonération ou de réduction des frais d'eau pour les entreprises qui exploitent des bains publics. Par conséquent, il n'y a pratiquement pas de factures d'eau à payer. *"En revanche, nous devons assumer 100 % de nos frais de carburant. Ces problèmes ne peuvent être résolus qu'en sortant des sentiers battus"*, ajoute-t-il. C'est pourquoi les SHINBO ne cessent de trouver des idées originales, comme l'utilisation d'eau parfumée au chocolat pour la Saint-Valentin. Un changement majeur dans la gestion

du Kogane-yu a été l'extension de son horaire d'ouverture aux heures du matin, entre 6h00 et 9h00. Le "bain du matin" est né d'une nécessité pendant la pandémie, mais il est devenu une attraction majeure pour les personnes qui considèrent que prendre un bain le matin est un luxe. Le sauna et le service d'hébergement, toujours populaires, ont été ajoutés en tant que nouvelle source de revenus et présentent l'avantage que, contrairement au tarif du bain, le propriétaire est libre de décider du montant qu'il souhaite facturer pour ces services.

Les propriétaires comprennent également la valeur de la collaboration avec d'autres entreprises et créateurs de toutes sortes. Le tout nouveau logo du Kogane-yu, par exemple, a été créé par TAKAHASHI Hiroko, une créatrice de mode dont le studio se trouve à dix minutes à pied de l'établissement. Par ailleurs, pendant plusieurs semaines entre février et mars, leurs clients ont pu utiliser du shampoing naturel et des masques capillaires fabriqués par Clay Esthetic, qui ne sont habituellement disponibles que dans les instituts de beauté. Ils sont même allés jusqu'à offrir des échantillons gratuits à ceux qui postaient des photos de l'établissement sur Instagram pendant cette période.

Enfin, le Kogane-yu fait partie du nombre encore restreint mais croissant de *sentô* qui n'ont aucune règle contre les tatouages, de sorte que les baigneurs tatoués sont également les bienvenus.

On dit que la meilleure défense est une bonne attaque, et SHINBO Takuya, au lieu de s'inquiéter du rétrécissement du marché, cherche à le développer : en février, en effet, il a repris un vieux *sentô* à Shinjuku. Il s'agira en fait de leur quatrième établissement de bains publics : outre le Kogane-yu, géré par Tomoko, l'épouse de Takuya, ils possèdent le Daikoku-yu, plus traditionnel et vieux de 74 ans, et le Sakura-yu, toujours dans l'arrondissement de Sumida.

"En proposant un concept différent pour chaque établissement, nous sommes en mesure d'attirer des personnes différentes. Le Daikoku-yu est un sentô *à l'ancienne, fréquenté par des personnes de tous âges, des petits enfants aux personnes âgées qui ont vécu ici toute leur vie. Le Kogane-yu a un look plus branché et attire sans aucun doute une clientèle plus jeune, mais les personnes âgées du quartier viennent toujours ici et j'aime voir comment elles interagissent avec les jeunes"*, explique le patron du bain public.



A l'accueil, les clients peuvent obtenir tout ce dont ils ont besoin pour prendre leur bain.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

SHINBO Takuya avoue que, bien qu'il ait grandi dans le monde des *sentô*, il a d'abord développé d'autres centres d'intérêt. *"Lorsque j'avais une vingtaine d'années, je n'avais pas l'intention de reprendre nos bains publics et j'ai donc ouvert ma propre entreprise, une friperie"*, raconte-t-il. Cependant, en ayant la chance de regarder de l'extérieur, il a commencé à apprécier ce que sa famille faisait depuis si longtemps, et a finalement décidé de les rejoindre tout en essayant d'insuffler de nouvelles idées dans un modèle d'entreprise en difficulté. Le Kogane-yu, dans un sens, est le couronnement de ce processus.

Il aime le désigner sous l'expression de "glocal sento", c'est-à-dire un établissement local de portée mondiale. *"En actualisant une idée traditionnelle et en rénovant le Kogane-yu, nous voulons créer un nouveau style de* sentô *pour l'ère à venir, dont pourront profiter non seulement les habitants de la région, mais aussi tous ceux qui aiment les bains publics et ceux qui ne les connaissent pas encore. De cette manière, nous voulons transmettre la culture unique des bains publics japonais aux générations futures"*.

GIANNI SIMONE

Informations pratiques

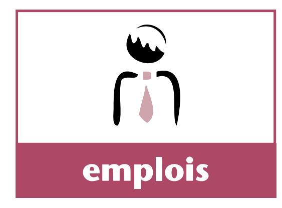
Prenez la sortie nord à la gare JR Kinshichô et marchez le long de la rue Yotsume pendant 6 mn. Après avoir traversé Kuramaebashi-dôri et tourné à droite à la troisième allée, vous trouverez le Kogane-yu.
Horaires : 6h-9h et 11h-00h30 (le samedi 6h-9h et 15h-00h30). Fermé les 2e et 4e lundis du mois.
Tarifs : Adulte : 500 yens, lycéen : 400 yens, écolier : 200 yens, enfant : 100 yens.
Extras : Sauna (en semaine, pour 2 heures) +300 yens pour les femmes / +500 yens pour les hommes, (samedi et dimanche, pour 2 heures) Femmes +350 yens / Hommes +550 yens. Location de serviettes +200 yens. Hôtel : 5 800 yens la nuit.

ZOOM ANNONCES



• **Ateliers DESSIN-MANGA**
Réalise ton propre manga ! stages intensifs pendant les vacances scolaires. 210€ttc (matériel compris). Attention places limitées. Informations et inscription sur www.espacejapon.com

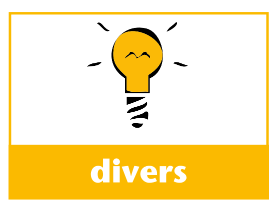






KINTARO Group, gère 10 restaurants dans le 1er et 2eme arrondissement de Paris et compte en ouvrir d'autres en 2022 (sushi, cuisine japonaise familiale, Izakaya, cuisine chinoise à la japonaise, takoyaki, etc...).
Dans le cadre de son développement KINTARO Group recrute : **des cuisiniers, des commis, des responsables de salle, des serveurs, des pâtissiers et des boulangers**. Vous êtes débutant ou vous avez un peu d'expérience l'essentiel c'est que vous soyez motivé. Envoyez votre CV à recrutement.kyujin.paris@gmail.com





• **Vente de SAKE** et autres alcools japonais sur toulousesakeclub.com



Cabinet d'avocats en droit des affaires à Paris - conseils et accompagnements des chefs d'entreprises et ressortissants japonais en France

Expertises :
- Droit des sociétés
- Baux commerciaux
- Contentieux des affaires / négociations / transactions
- Arbitrage international
- Entreprises en difficulté

Les associés du cabinet sont également membres fondateurs de l'AAJ (Association des Avocats Japonophiles)

8, rue de l'Arcade
75008 Paris
+33 (0)1 42 65 55 04
contact@komon-avocats.fr
www.komon-avocats.fr



#zoomjapon — En ligne
Actualités, En directe du Japon, jeux concours, etc
https://www.zoomjapon.info
Nouveau numéro, archives, boutique, abonnement, etc
courrier@zoomjapon.info

ZOOM JAPON Publié par Ilyfunet Communication

12 rue de Nancy 75010 Paris
Tél: +33 (0)1 4700 1133
www.zoomjapon.info
courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution.
ISSN : 2108-4483. Imprimé en France
Responsable de la publication : Dan Béraud
Contact publicité : pub@zoomjapon.info

Ont participé à ce numéro :
Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Koga Ritsuko, Eric Rechsteiner, Corinne Quentin, Sekiguchi Ryôko, Gianni Simone, Maeda Haruyo Takachi Yoshiyuki, Kashio Gaku, Taniguchi Takako, Masuko Miho, Etori Shôko, Marie-Amélie Pringuey, Marie Varéon (maquette)

Imprimé sur du papier issu de forêts durablement gérées 100% PEFC sans fibre recyclée fabriqué en Suède.






ZOOM JAPON

Abonnement en ligne : www.zoomjapon.info

28€ Envoi en France 10 numéros / an + Club ZOOM

En vous abonnant à ZOOM Japon, vous devenez automatiquement membre du Club ZOOM. Cela vous permet de participer à un tirage au sort qui vous donnera la possibilité de gagner des livres, des DVD, des invitations à des spectacles et bien d'autres choses.



Abonnement hors ligne

Retournez ce bulletin à : ILYFUNET COMMUNICATION 12 rue de Nancy 75010 Paris

Tél : 01 47 00 11 33
Courriel : courrier@zoomjapon.info

Facturation

NOM : ____________
Prénom : ____________
Adresse : ____________
____
CP : ________ Ville ________
E-mail : ____________
Téléphone : ____________

Abonnement à partir du numéro : ________
(mai : n°130, juin : n°131, juillet-août : n° 132)

❑ Je joins mon règlement **par chèque** à l'ordre d'Ilyfunet Communication

Adresse de livraison (si elle est différente de l'adresse de facturation)

NOM : ____________
Prénom : ____________
Adresse : ____________
____
CP : ________ Ville ________
E-mail : ____________

Frais d'envoi :
1 an (10 numéros)
1 exemplaire : **28** € / 10 exemplaires : **56** €
Pas de publication en janvier et en août.



PARTENAIRE OFFICIEL piccoma
ジャパンエキスポ
Japan Expo
Paris 2023
13 ► 16 JUILLET 2023
PARC DES EXPOSITIONS
PARIS - NORD VILLEPINTE
Explorez la richesse du Japon à travers nos ateliers, conférences et animations sur la société et les traditions japonaises !
L'ACTUALITÉ ET LES TICKETS SONT SUR
www.japan-expo-paris.com
SPECTACLES
JEUX VIDÉO DÉDICACES ANIME MODE EXPOSITIONS
WEB CULTURE
JAPON TRADITIONS MANGA ÉDITEURS
JEUXVOYAGE
ARTISTES DANSE MUSIQUE PROJECTION HIGH TECH GASTRONOMIE SHOWCASES
CONFÉRENCES ARTISANAT BIEN-ÊTRE
CRÉATION COSPLAY CULTURE TOURISME CONCERTS ARTS MARTIAUX RENCONTRES
GRATUIT POUR LES -8 ANS
Les tickets sont en vente sur www.japan-expo-paris.com et dans les réseaux habituels
FRANCEBILLET : Fnac - Géant - Magasins U - Intermarché - www.fnac.com - www.francebillet.com
TICKETMASTER : www.ticketmaster.fr - Auchan - Carrefour - Cora - Cultura - E.Leclerc
Japan Expo
Durant le festival, pas de caisse sur place, billets disponibles sur l'application officielle et le site de Japan Expo
fnac
AKIBA
AMAZING
Powered by Japan Expo
VIVEZ VOS PASSIONS À JAPAN EXPO AVEC
AMAZING,
L'ESPACE DÉDIÉ WEBTOON, COMICS, CULTURE GEEK ET POP CULTURE MONDIALE !

白井三郎

平井太郎

Dear Detective
from *RAMPO* with Love

C'est au début du 20e siècle, à Tôkyô, que le célèbre et mystérieux écrivain Hirai Taro, plus connu sous le nom de plume Edogawa Rampo, fait la rencontre de l'inspecteur de police Shirai Saburo avec qui il formera un binôme captivant.

Épisode 1 le dimanche 23 avril
À 2h10, 8h10, 14h10 et 20h10

Épisode 2 le dimanche 30 avril
À 2h10, 8h10, 14h10 et 20h10

NHK
Drama Showcase

TEEN REGIME

FILL IN THE BLANKS

Regardez en VOD

NHK WORLD-JAPAN est une chaîne en anglais disponible sur :



canal 473



canal 244



canal 361



canal 548



canal 264

Regardez notre direct
et retrouvez toutes
nos vod sur nhk.jp/world et
sur notre application gratuite.

